

# CHAPITRE 1

Un grondement sourd m'a tirée du sommeil. Les fragments d'un rêve ont détalé comme...

Une fois encore, ces lapins, à l'arboretum...

Il faisait noir dans la chambre. Il n'était pas six heures. J'ai horreur de ces réveils avant l'aube !

Au lieu de me reposer, le week-end de Pâques m'avait tendue. J'avais comme une boule dans la poitrine. Maman prétendait que je me tournais et retournais, ruais, gémissais. Mais au matin, pas le moindre souvenir.

Elle ronflait, maman. Un ronflement très doux. La veille au soir, je m'étais énervée sur elle, parce qu'elle avait pleuré quand Wil était reparti au front, que du coup Yo n'avait pu se retenir, que Nathan avait éclaté en sanglots, qu'il ne voulait plus dormir, que j'avais dû lui lire des histoires quand j'espérais me coucher tôt. Maintenant, je me sentais coupable. C'était dur, pour elle ! Wil était un peu le fils tellement désiré.

Je me suis levée sans bruit, j'ai enfilé ma robe de chambre. Mais j'avais trop chaud, le redoux était bien là, comme si, faute d'œufs, il avait tenu à fêter Pâques. Il était plus que temps, cet hiver n'en finissait pas ! Qu'est-ce qu'on avait pu avoir froid ! Heureusement qu'avant le blocus, chaque année, maman commandait n'importe quoi dans le catalogue *Damart* pour la couette en polar qu'on la félicitait d'avoir gagnée. On a pu se pelotonner dans trois ou quatre couches. Mais qu'on vienne encore me parler de réchauffement de la planète ! On en rigolait, au bureau, pour se remonter le moral. Nous, à Bruxelles, on avait largué les Kyoto, Bali et tutti quanti, sans électricité un jour, sans gaz le lendemain, parfois sans eau, quasi plus de bagnoles dans les rues, juste les 4x4 des organismes internationaux et des O.N.G., quelques taxis, quelques bus quand il y avait du fuel...

Début mars, l'Union européenne avait tapé du poing sur la table. Du coup c'était mieux, ce matin on avait du courant. Il ne restait guère de café dans la boîte, j'ai préféré le laisser à maman et Yo, surtout que j'en recevais au ministère. Même avec des tickets, depuis quelques jours on n'en trouvait de nouveau plus, ni de thé. J'ai jeté le marc de la veille dans une casserole et l'ai mis à bouillir.

Aux premiers jours du siège, le temps de comprendre ce qui nous tombait dessus, j'avais pensé à faire des réserves. Trop tard, les rayons des supers étaient vides, les maxis de la périphérie en cendres, et les petits commerces avaient triplé les prix. J'ai encore déniché des tisanes, de la chicorée, des soupes en sachet. Même une grande boîte de cacao. Avec le lait en poudre du rationnement et les sachets que Wil nous rapportait lors de ses permissions, nous avons bu chaud tout l'hiver, d'autant qu'en fuyant la maison d'Anderlecht j'avais emporté le camping-gaz et les bombonnes. Ils nous étaient bien venus à point durant les coupures.

Pareil pour les provisions ! Tout le monde s'était rué sur le sucre, la farine, les pâtes, le riz, les patates, les conserves. Les surgelés aussi, on avait dû poster des flics aux dépôts, les gens s'étrippaient, on en voyait sortir avec des coffres pleins, des quartiers de viande, même des bêtes entières. À la première panne de courant, bonjour les dégâts... J'avais encore trouvé des sacs de légumes secs, haricots, pois, lentilles. Un rien béton, mais avec ça, les tickets et les rations de Wil, on n'avait jamais eu faim. Et depuis que j'y travaillais, je recevais chaque jour une soupe et un sandwich au ministère.

Le seul qui ait vraiment souffert, c'était Nathan. Avant, il fallait déjà tempêter pour qu'il avale ses céréales chocolatées. Alors, maquereaux et lentilles, fèves et pilchards !... Jusqu'à ce que j' imagine de le faire cuisiner avec moi. S'il avait eu seulement Yo et maman, il n'aurait avalé que ses larmes. Et sa morve, qu'est-ce qu'il avait pu avoir comme rhumes, tout l'hiver à renifler...

Je trempais une croûte quand le bruit a repris. Et là, pas d'erreur, ça canonait. Vraiment des canons, pas des mortiers, Wil nous avait appris à faire la distinction. C'était le premier bombardement depuis que l'Europe avait exigé l'acheminement des vivres et des médicaments par les convois de l'Eurocorps, la fourniture d'eau, le rétablissement des conduites de gaz et des lignes à haute tension. De conférence en conférence, en plans tarabiscotés de séparation, en découpages des cartes sur le mode confetti, en partage des bijoux de famille ou de ce qu'il en restait, De Zomer avait eu beau faire la roue dans les palaces de Luxembourg, sous la menace il avait dû céder, même s'il nous concoctait régulièrement des « incidents techniques ».

Ça n'arrêtait pas ! Je suis allée sur la terrasse. Il faisait presque tiède, le ciel pâlisait, les étoiles s'effaçaient. Depuis qu'il n'y avait quasi plus de bagnoles et plus du tout d'éclairage public, on s'était aperçu qu'il restait des étoiles dans le ciel de la ville ! Tous les Bruxellois étaient devenus experts en balistique, les premiers temps on dévalait à la cave au moindre boum. Six étages et pas question d'ascenseur, on apprend vite à évaluer le risque ! Et là, ça venait de loin, droit devant, sud, sud-est. Jusqu'à présent ils bombardaient surtout du nord, de l'est, quelquefois de l'ouest. J'ai frémi pour Wil, qui dirigeait les opérations spéciales du secteur. Pas du tout le même boulot qu'à Schaerbeek, Anderlecht ou Ganshoren, où les fachos s'obstinaient régulièrement à pénétrer. Puis tout aussi régulièrement se faisaient éjecter. Au sud-est de la ville, expliquait Wil, leur territoire n'est pas assez profond pour une offensive d'envergure. Les fachos s'y claquemuraient, coincés entre l'armée wallonne et nos UDB, les Unités de Défense Bruxelloise. Mais c'était un secteur crucial, tout le ravitaillement passait de nuit par la forêt de Soignes, nourriture, médicaments, armes et munitions. C'était son job, à Wil, agiter la muleta, détourner l'attention des fachos, les faire mourir de trouille, les enfoncer dans leurs trous pendant que passaient les chenilles processionnaires et les hélicos en rase-

mottes. Depuis mars, nourriture et médicaments étaient acheminés par l’Eurocorps. Mais le matériel militaire continuait de filtrer par la forêt.

Je ne voyais rien, pas de traçante, pas d’éclair, pas la moindre colonne de fumée. Les sirènes se taisaient. Pourtant, ils n’y allaient pas de main morte ! Je suis rentrée me brosser les dents, me passer de l’eau sur le visage. Avant, je me mettais du noir. Il m’en restait, mais plus de démaquillant. Et surtout plus de lait de toilette ! Quand il avait fait si froid, la peau du visage me tirait comme si j’avais des élastiques entre les yeux, les lèvres et les oreilles.

Yo n’avait pas l’air de se réveiller. Elle avait dû se fourrer des boules quies dans les oreilles, allez savoir pourquoi, depuis que les fachos avaient érigé le « rideau de betteraves », quand ils ne bombardaient pas, nos nuits étaient prodigieusement calmes. Si le blocus devait s’achever, on le regretterait ! Quant à maman, avec ses somnifères...

N’empêche qu’elle avait été bien inspirée, Yo, elle faisait la nuit à partir de ce soir, elle avait besoin de repos. Son boulot d’infirmière au bloc opératoire de Cavell n’avait jamais été une sinécure, mais en décembre et janvier il lui était arrivé de bosser quatorze heures d’affilée. Heureusement qu’à l’époque je ne travaillais pas, je pouvais m’occuper du ménage, de maman et de Nathan. Quand elle rentrait, c’était pour avaler ce qu’elle trouvait puis se fourrer au lit. Et si Wil avait deux pauvres jours de permission, c’est à peine s’ils se croisaient.

Cavell, c’était mon secteur. Uccle, Saint-Gilles, Forest, Ixelles, Etterbeek. J’y allais pour les identifications. Des lits partout, les couloirs, même le hall, on se serait cru à l’époque héroïque des hospices pour indigents. Quand les fachos avaient lancé des raids sur Érasme et Saint-Luc, il avait fallu évacuer les malades, chaque hôpital du centre en avait pris son lot. *Selon que vous serez puissant ou misérable* n’avait plus cours, la guerre égalitaire, logés tous à la même enseigne. Enfin, logés !...

À sept heures, j'étais prête. J'ai pris des tickets de pain, dévalé nos six étages. Même quand il y avait du courant, on interdisait l'ascenseur. À la première panne générale, des milliers de gens étaient restés coincés. La plupart des installateurs étaient en Flandre, pas question de les appeler. Comme les pompiers avaient fort à faire avec les incendies, que de toute façon le téléphone et les réseaux GSM ne fonctionnaient plus, chaque immeuble avait dû se débrouiller. On avait recensé des dizaines d'infarctus. Depuis, on les avait tous mis hors service.

Dans la file, on ne parlait que du bombardement, chacun savait de source sûre, les uns que l'Europe avait mis ses menaces à exécution et faisait sauter le blocus, d'autres que les Flamands attaquaient Auderghem et Watermael, d'autres encore que les Wallons essayaient de percer le rideau de betteraves. J'ai clamé haut et fort les arguments de Wil, que de ce côté-là une attaque n'était guère plausible, que de mon sixième je n'avais rien vu, rien de rien, pas de fracas, pas d'impact. Comme ils voulaient entendre ça et que beaucoup me savaient fonctionnaire à l'Intérieur, tous l'ont pris pour un communiqué officiel. Les Wallons attaquaient, les heures du siège étaient comptées !...

En espérant ne pas leur avoir donné de faux espoirs !